

Prix Louis Guilloux des jeunes

23 Septembre 1915

Camp du Jouguet, Belzec

Ma chère Käthe et ma petite Anna,

Je suis sûr que vous attendiez une lettre de moi depuis longtemps et je suis désolé, je n'ai pas pu écrire à cause du manque d'encre et de papier. Après quelques mois de demandes et de supplications, un gardien assez aimable du nom de Louis m'en a fait parvenir, et je peux enfin vous écrire.

Comment vas-tu, Käthe, et comment se porte Anna? Je vous garde dans mon cœur et sous ma paillasse, grâce à une petite photo qui me met les larmes aux yeux dès que je la regarde. D'ailleurs, comment s'est passé le premier jour d'école pour Anna? Je ne lui souhaite que du bonheur, en espérant que son papa ne lui manque pas trop...

Ne vous inquiétez pas pour moi. Même si les conditions de vies ici ne sont pas les meilleures, nous avons au moins de la paille pour dormir et de la soupe de temps en temps, et je prie Dieu tous les jours pour que cette maudite guerre se termine. Louis, le gardien dont je t'ai parlé, m'informe de temps à autre des massacres sur les champs de bataille et des nombreuses pertes allemandes. Mais je préférerais presque être là-bas, dans les tranchées, à défendre mon pays, qu'ici, où les jours se suivent, monotones, languissants, une suite répétitive d'ennui et de faim. Au moins je servais à quelque chose, là-bas, au lieu d'être enfermici, sous le regard hautain de certains gardiens.

Des fois je crains que vais mourir d'ennui, mais pour passer le temps, j'imagine de lettres que je pourrais vous écrire un jour, ou j'aide les autres prisonniers, étant le seul docteur de ce bâtiment. La plupart sont mal nourris, donc tombent malades, mais je n'aimalheureusement pas de médicaments ou de nourriture à leur donner, tout m'a été confisqué. J'en ai parlé au directeur, mais il refuse de m'entendre, et a divisé ma déjà maigre ration de soupe au riz par deux pour avoir haussé ma voix.

Mes amours, je crains de n'avoir plus assez de place pour écrire. Mais sousevenez-vous que je vous aimerai toujours. Je suis sûr que la guerre se finira bientôt et alors, je reviendrai et nous pourrons rester ensemble pour le reste de nos jours.

Je vous aime plus que tout et en j'attends avec impatience votre réponse,

Johann Müller

25 Septembre 1915

Prix Louis Guilloux des jeunes

23 Septembre 1915

Camp du Jouguet, Belzec

Ma chère Käthe et ma petite Anna,

Je suis sûr que vous attendiez une lettre de moi depuis longtemps et je suis désolé, je n'ai pas pu écrire à cause du manque d'encre et de papier. Après quelques mois de demandes et de supplications, un gardien assez aimable du nom de Louis m'en a fait parvenir, et je peux enfin vous écrire.

Comment vas-tu, Käthe, et comment se porte Anna? Je vous garde dans mon cœur et sous ma paillasse, grâce à une petite photo qui me met les larmes aux yeux dès que je la regarde. D'ailleurs, comment s'est passé le premier jour d'école pour Anna? Je ne lui souhaite que du bonheur, en espérant que son papa ne lui manque pas trop...

Ne vous inquiétez pas pour moi. Même si les conditions de vies ici ne sont pas les meilleures, nous avons au moins de la paille pour dormir et de la soupe de temps en temps, et je prie Dieu tous les jours pour que cette maudite guerre se termine. Louis, le gardien dont je t'ai parlé, m'informe de temps à autre des massacres sur les champs de bataille et des nombreuses pertes allemandes. Mais je préférerais presque être là-bas, dans les tranchées, à défendre mon pays, qu'ici, où les jours se suivent, monotones, languissants, une suite répétitive d'ennui et de faim. Au moins je servais à quelque chose, là-bas, au lieu d'être enfermici, sous le regard hautain de certains gardiens.

Des fois je crains que vais mourir d'ennui, mais pour passer le temps, j'imagine de lettres que je pourrais vous écrire un jour, ou j'aide les autres prisonniers, étant le seul docteur de ce bâtiment. La plupart sont mal nourris, donc tombent malades, mais je n'aimalheureusement pas de médicaments ou de nourriture à leur donner, tout m'a été confisqué. J'en ai parlé au directeur, mais il refuse de m'entendre, et a divisé ma déjà maigre ration de soupe au riz par deux pour avoir haussé ma voix.

Mes amours, je crains de n'avoir plus assez de place pour écrire. Mais souvenez-vous que je vous aimerai toujours. Je suis sûr que la guerre se finira bientôt et alors, je reviendrai et nous pourrons rester ensemble pour le reste de nos jours.

Je vous aime plus que tout et en j'attends avec impatience votre réponse,

Johann Müller

25 Septembre 1915

Chère Marianne,

Etant votre mère, je me dois de vous écrire des lettres de temps en temps, même si vous ne m'en écrivez pas bien souvent. Je refuse de croire que ma propre fille essaye de briser le contact entre nous. Eh bien, vous ne réussirez pas! J'ai le mérite d'être très têtue quand je le veux, et vous recevrez votre lettre mensuelle de ma part coûte que coûte.

Et puis une autre chose que je refuse, c'est de voir tant de nos hommes partir faire la guerre à ces sales boches alors que nous savons tous que nous sommes bien plus compétents et forts. Votre père me fait la lecture du journal chaque matin, et je trouve cela inacceptable d'épuiser toutes nos ressources pour une guerre que nous allons gagner de toute façon.

Tenez-vous bien, il nous ont même fait un camp de boches à deux kilomètres seulement. Comme si nous voulions être à proximité de personnes comme eux! Je préférerais passer ma retraite tranquillement avec des Français aimables qu'entourée d'Allemands, et pendant la guerre en plus de cela, merci! Et puis pourquoi ne pas simplement s'en débarrasser en les exécutant! Ils nous prennent de la place, et ont même leurs propres petites baraques, qu'on aurait pu utiliser pour des choses beaucoup plus utiles! L'autre jour au marché j'ai rencontré le directeur du camp, M. Delacroix, et il m'a dit qu'il était du même avis que moi, mais le gouvernement non. Au moins, je me sens heureuse et soulagée que cet homme a du sérieux et n'est pas un pathétique ami de boches comme mon pauvre Louis! Ah mais j'y pense, vous ne devez pas le connaître... Louis le Goff est un gardien de la prison et m'a dit lui-même qu'il éprouvait de la *peine* pour ses prisonniers! J'en étais outrée! Je ne savais pas auparavant qu'un homme pouvait être tellement opposé à la belle patrie française au point d'éprouver de la *peine* pour ses ennemis!

Et sachez que seulement hier je me rendais tranquillement à la poste pour envoyer une lettre *française* à destination de la *France* qu'un jeune homme arrive en courant, me bouscule comme un nigaud, ne s'excuse même pas, et dépose plusieurs lettres provenant du, tenez-vous bien, *camp du Jouguet*! Je ne comprends pas comment premièrement ces boches ont le privilège d'envoyer des lettres alors qu'ils n'ont rien fait pour le mériter, et deuxièmement, pourquoi ces lettres sont tellement précieuses qu'elles doivent passer avant les miennes, lettres d'une bonne française à une autre!

Eh bien Marianne, je pense vous avoir expliqué la situation assez bien, et j'espère que vous viendrez visiter votre mère bientôt!

Cordialement,

Myrielle Martin

26 Septembre 1915

Camp du Jouguet, Belzec

Cher Pierre,

Je fouillais dans un vieux coffre quand tout à coup, figure-toi, je trouve une vieille lettre de ta part! Comme ça faisait longtemps qu'on s'était pas parlé (une quinzaine d'années déjà), j'ai décidé de t'envoyer une petite lettre, comme dans le bon vieux temps!

Tu dois bien te demander pourquoi je t'écris d'un camp, et pendant la guerre en plus. Ne t'inquiète pas, je suis gardien d'un camp d'Allemands et d'Autrichiens en Bretagne. C'est pas le travail le plus gratifiant, mais je suis payé et c'est ce qui compte... Je parie que toi tu dois te dire que les boches sont tous des traîtres, ou des hommes violents, mais si tu travaillais ici, je suis sûr que tu ne les regarderais pas de la même façon... Ce sont des pauvres hommes comme toi et moi, arrachés de leurs familles et obligés d'être dans un camp aux conditions minables... J'essaye de les aider comme je peux, sans être viré, mais c'est pas facile. Je leur déniche des croûtes de pain par exemple. Tiens, il y a quelques jours j'ai donné un peu de papier et d'encre à un gars (Johann je pense qu'il s'appelait) pour écrire à sa famille. Il était tellement heureux, ça m'a fait chaud au cœur. Il est sympathique ce Johann... Il est docteur tu sais, et pourrait aider les malades et mal nourris du camp, mais il a pas le matériel et le directeur refuse de lui en donner.

Le directeur s'appelle Jean-Eudes Delacroix. Je le déteste, cet homme. Il s'en fiche des conditions du camp, ou du fait que les prisonniers sont mal nourris et ont besoin de choses à manger... Je ne pense pas qu'il m'aime non plus, lui! Il se doute sûrement que je ne suis pas le gardien le plus efficace, et il me reproche de fricoter quelque chose avec les prisonniers... Mais il ne m'a jamais vu, donc il a pas de raison pour me virer pour l'instant! Et puis l'autre jour il m'a dit que je devais arrêter de boire, qu'après je ne verrais pas droit si les prisonniers tentait de s'échapper. Je lui ai dit "Oui monsieur" et j'ai finis ma bouteille de rouge. Il était furieux, ça je pourrais te le dire! Ah... Mais ça m'a fait du bien de me défouler un peu contre lui, après tout ce qu'il fait aux prisonniers!

Bon, assez sur moi! Je suis désolé, quand je commence à parler du camp, j'arrive plus à m'arrêter! Alors, et toi, comment ça va? Je n'ai pas eu de tes nouvelles depuis quinze ans, faut dire que je suis curieux... Tu es toujours barman? J'espère que t'es pas soldat! Je viens d'y penser... Ils enrôlent les gars de notre âge? On commence à faire un peu vieux non? Eh bien en tout cas j'espère que t'es pas en première ligne, et que tu n'as pas trop été affecté par la guerre... Cette foutue guerre... J'espère qu'elle se finira bientôt, ça c'est sûr!

Bon, je dois y aller! J'attends ta réponse impatiemment,

Louis le Goff

28 Septembre 1915

Camp du Jouguet, Belzec

Marie, ma chère sœur,

Merci pour ta lettre, je suis toujours heureux de recevoir de tes nouvelles. Tu m'as demandé comment c'est d'être directeur d'un camp pendant la guerre. Eh bien je vais tout te raconter, puisque je n'ai rien à faire pour le moment. (Je suis sûr que tu m'as demandé cela pour ton petit journal, sache que je ne souhaite pas avoir mon nom cité.)

Pour commencer, je devrais te dire que je n'éprouve aucune pitié pour ces sales boches. Ils sont dangereux, et tout le monde le sait. Mais ce que certains ne savent pas, c'est qu'ils sont pires que cela... Ils pensent être supérieurs à notre belle race française, et ils sont stupides et ignorants. Nous avons un prisonnier ici, Johann Müller, qui prétend être "docteur", et me supplie tous les jours de lui procurer des médicaments. Je suis sûr qu'il ne saurait même pas soigner une grippe! Il m'assure qu'il était en voyage ici pour "un important client allemand", mais je suis certain qu'il ne me dit cela que pour me faire penser qu'il vient de la haute société. Donc, comme tu vois, les Allemands sont une race menteuse, à qui on ne peut pas faire confiance.

Deuxièmement, tu dois te demander quelles sont mes conditions de vie dans ce camp. Eh bien, je dois te dire que je ne suis pas le mieux payé déjà. Pour tout le travail que je fais, je pense qu'une somme minimale s'impose! Et puis, je vis dans une petite baraque que je dois partager avec les gardiens et l'interprète. Je passe la plupart de mon temps dans mon bureau de commandement, à traiter de la paperasse, mais parfois je dispose d'un peu de temps pour t'écrire par exemple, ce que je suis en train de faire maintenant. Mon bureau est composé d'une table et d'une chaise en bois rustique, d'un poêle, d'un tapis, et de quelques décorations au mur. Comme tu peux le lire, ce n'est pas un bureau très confortable ni beau... J'en ai parlé à mon dirigeant, mais il m'a répondu que c'est assez, et qu'en comparaison avec les prisonniers, mon bureau est luxueux. Mais je ne comprends pas comment on pourrait comparer un homme français et de culture comme moi, à des étrangers ennemis.

Dernièrement, la relation entra ma personne et les gardiens... Ces derniers sont pour la plupart efficaces, sauf l'un d'eux, Louis le Goff, un fainéant ivrogne ami de boches. J'aimerais le renvoyer, mais je n'ai pas de preuves de ses actions malheureusement...

Voilà, je pense que j'ai parlé de tout... J'espère que tu auras assez d'informations pour ton journal. (Pour quelle autre raison m'aurais tu demandé ce service!) J'espère recevoir de tes nouvelles bientôt. Salue ton mari de ma part.

A bientôt, j'espère,

Jean-Eudes Delacroix

2 Octobre 1915

Berlin, Allemagne

Mon cher Johann,

Je ne pourrais t'expliquer la joie que j'ai ressentie en recevant ta lettre, te savoir vivant et capable d'écrire, quel soulagement!

Nous nous portons assez bien, même si ici aussi la faim se fait présente. Nous sommes obligés d'avoir des cartes de ration, et les produits donnés par celles-ci sont souvent moins nombreux qu'on nous le promet. Je suis tellement fatiguée... Ce matin j'ai dû faire la queue à partir de minuit pour donner à Anna une tranche de pain pour son petit déjeuner. Je ne lui ai pas dit bien sûr, et j'essaye de la protéger des horreurs de la guerre et de la famine. Elle ne connaissait même pas l'existence de ces pénuries, jusqu'à quelques jours, où, en revenant de l'école, elle me demanda si c'était vrai que nous allions mourir de faim. Je lui ai demandé en retour qui lui avait dit ça, et elle me répondit que c'était un garçon de sa classe qui l'avait annoncé dans la cour. Je lui ai recommandé de ne pas le croire mais elle me m'a dit "Maman, je sais qu'on a des cartes de ration, tu n'as pas besoin de me le cacher". Cette phrase m'a émue, et j'ai compris que je ne pouvais pas tout lui cacher. Je pense néanmoins qu'elle ne comprend pas que les cartes sont mensongères et ne nous garantissent pas tout ce qu'elles promettent... Anna grandit très vite et je suis tellement triste que tu ne puisses pas la voir. Tu m'as demandé comment s'est passé son premier jour d'école. Elle adore sa maîtresse et sa classe. Je suis très heureuse pour elle!

Johann, tu me manques tellement... Souvent je songe à la première fois où nous nous sommes rencontrés, il y a tant d'années, où Berlin était encore la plus belle des villes et non ravagé par la tristesse de la guerre. Je me souviens quand tout le monde était souriant, et portait de belles couleurs... Maintenant, la ville est grise, et les passants sont enfouis dans leurs pensées. Cette guerre, je la déteste, et les Français qui te retiennent prisonniers aussi. Qu'as-tu fait de mal? Tu es venu en paix, comme simple médecin et tu reviendras en homme ayant vécu l'emprisonnement et la souffrance. Ce camp ne devrait pas exister et de ce que tu m'as raconté, les conditions sont pitoyables. Vivement que tout cela se termine, et que tu nous reviennes, sain et sauf.

Je t'envoie tout mon cœur. Anna m'a demandé de te dire qu'elle t'aime énormément et que tu lui manques, et Maria, la voisine, espère que tout va bien et que tu reviendras bientôt.

Je t'aime de tout mon cœur et de toute mon âme,

Katharina Müller

indication de transmission	POSTES ET TELEGRAPHES -Télégramme-	indication de réception
----------------------------	---------------------------------------	-------------------------

Katharina Müller 9 Octobre 1915

J'ai le regret de vous informer du décès de votre mari, Johann Müller, le 9 Octobre à 8 h 11 au camp du Jouguet, à Belzec. Il a été victime d'une crise cardiaque, et n'a pas été sauvé à temps.